

La fin de la République de Venise, aspects et reflets littéraires [Guy Dumas]

Autor(en): **Candaux, J.-D.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **16 (1966)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

exemples de maladresse notoire. Que, malgré ses erreurs et sa défaite finale, Grasse ait été un grand capitaine, soit ! Mais un marin de génie, non pas.

Genève

J.-D. Candaux

GUY DUMAS, *La fin de la République de Venise, aspects et reflets littéraires*. Paris, Presses universitaires de France, 1964. In-8°, 652 p. (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Rennes).

Il n'est pas facile de porter un jugement équitable sur ce copieux ouvrage issu d'une thèse de Sorbonne.

Les mérites de l'auteur sont pourtant des plus évidents : son style est aisé et même attachant ; son information, solide et bien étayée, repose sur des dépouillements d'archives et d'autres fonds manuscrits (celui du Musée civique de Padoue, notamment, a été mis à contribution). Son enquête ne s'est pas limitée à la seule ville de Venise, mais s'est efforcée, à juste titre, d'englober aussi les pays de « Terre-Ferme » et les possessions vénitiennes de l'Adriatique.

Mais quel est donc l'objet de cette enquête ? « Nous nous sommes proposé, déclare l'auteur (p. 9), de montrer d'abord la valeur et l'intensité de la vie intellectuelle dans les Etats vénitiens et les sentiments des populations à l'égard de leur Prince, immédiatement avant la fin de l'Ancien Régime, ensuite les principaux courants de pensée et leur mode d'expression dans la Venise démocratisée de 1797 (...) et enfin les traces et les regrets laissés dans la littérature du XIX^e siècle par le souvenir de la Sérénissime et de sa disparition. »

Le volet central de ce vaste triptyque est incontestablement le meilleur. M. Dumas y montre comment l'éphémère régime de 1797 fut accueilli par l'opinion vénitienne, y suscitant tour à tour l'enthousiasme et la désillusion ; il signale les ralliements les plus spectaculaires et délimite les zones d'opposition. De ce point de vue, il analyse les réactions des principaux écrivains du temps ; il étudie ensuite, avec soin, les publications, toujours abondantes et contrastées, de la presse vénitienne (un chapitre entier est consacré au journaliste patriote Vittorio Barzoni) ; il passe en revue, rapidement, les caricatures politiques contemporaines ; il retrace les avatars du théâtre démocratique dont l'essor s'accompagna d'une étonnante floraison d'œuvres nouvelles ; il examine également le rôle joué par la Société d'instruction publique, où Foscolo prononça des discours retentissants. Deux chapitres, un peu marginaux, traitent encore de l'enlèvement des œuvres d'art par les Français et des modifications apportées au calendrier, à l'heure et aux monnaies.

Tout cela est du plus vif intérêt et aurait formé à soi seul, sur l'« esprit public » de la Venise démocratique de 1797, un excellent ouvrage de 200 à 300 pages. Le malheur, c'est que le livre de M. Dumas en compte 600 (bien qu'il soit dépourvu de tout index) et que le surplus y est souvent superflu.

Dans les longs chapitres qu'il consacre aux derniers temps de l'Ancien Régime, l'auteur a voulu démontrer que le thème de la «décadence de Venise», accrédité par Bonaparte pour justifier l'indigne traité de Campo-Formio, n'était en somme qu'une calomnie. Pour faire sentir à quel point la Sérénissime était florissante encore, en cette fin du Settecento, M. Dumas brosse une vaste fresque de sa vie politique, sociale, intellectuelle et artistique. Entraîné par son sujet, il remonte parfois fort haut dans le XVIII^e siècle. Il accumule les noms, les dates et les faits au lieu de choisir ceux-là seuls qui importaient à son sujet.

La troisième partie du livre est un appendice presque exclusivement littéraire. M. Dumas y présente successivement les principales œuvres qui, d'Ugo Foscolo à Mario Pratesi, expriment la nostalgie de la «vieille Venise».

Assurément, c'est l'abondance de la matière qui a fait perdre à ce gros livre son unité. Mais c'est peut-être aussi que l'«hypothèse de travail» avait été mal posée au départ. Pouvait-on consacrer une étude «littéraire» à cet événement essentiellement politique que fut la chute de Venise? Pour tenir la gageure, il aurait fallu se borner à une analyse d'opinion telle que M. Dumas lui-même l'a faite, avec bonheur, dans sa seconde partie. S'il était resté fidèle à cette optique, au lieu de multiplier les «reflets», l'auteur aurait touché un vrai problème historique. Au terme de cet ouvrage qui découvre aux Vénitiens un patriotisme si vivace et si tenace, la soudaine suppression de la Sérénissime République prend en effet figure de paradoxe et l'on attendait que M. Dumas, plutôt que de dresser réquisitoire contre le traité de Campo-Formio, nous propose dans sa conclusion une explication nouvelle, «son explication», de la chute de Venise: il était en mesure, croyons-nous, d'en formuler une qui n'aurait manqué ni de fondement ni d'originalité.

Genève

J.-D. Candaux

MAURICE LÉVY-LEBOYER, *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIX^e siècle*. Paris, P.U.F., 1964. In-8°, 813 p. (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris, Série «Recherches», t. XVI).

Cet ouvrage monumental se divise en deux grandes sections: la première, les *structures*, comprend une analyse de l'organisation industrielle en Europe occidentale. La seconde, les *investissements*, s'attache au rôle des banques dans l'industrie et aux crises économiques. Malgré un titre ambitieux, il s'agit en réalité surtout de la révolution industrielle en France, jusque vers 1845, qui reste le centre d'intérêt de l'auteur.

Dans l'examen des structures, M. Lévy-Leboyer s'attaque d'abord et logiquement au textile pour constater, après tant d'autres, le retard du continent sur l'Angleterre dans la diffusion des techniques modernes et de la machine à vapeur. Il ne se contente pas d'étayer cette affirmation d'un puis-